

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.



1. ROBE DE FAMILLE.

2. ROBE DE MARIÉE. — DESSIN DE M. GUSTAVE JANET.

et de bron-
ne issue fa-
ort ébranlés
contre ces
oniques les
ment unites
anger? nous
n exprimée
isées, M. le
munique:
t la dyspep-
na souffrent
re les remè-
La via Ma-
ces toniques
mais consti-
soit l'usage
, boulevard

désireraient
lé s'adresser
monr, Paris,
échantillons.

commandons
qui offre une
J.-Rousseau.

allèremment la
St-Honoré, en
et l'élégance
e personne en
on trouvera
modèles de la
les noires.
es prix :
s. 65 fr.
. 150
à 300
ize heures.

panvrissement
ons spéciale-
e et aux prin-
ritille le sang.
s pharmacies.)

in, tout favori.

de Musique du
oltaire) :
de Doni.
Nadand.
Leon Barberis.



REBUS

13 quai Voltaire.

SOMMAIRE

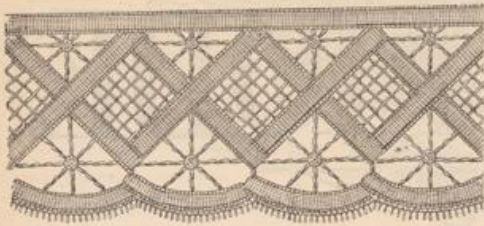
GRAVURES : Robe de faille. — Robe de mariée. — Dentelle au crochet et lacet médaillon. — Dentelle au crochet. — Costume Régina (devant et dos.) — Robe en lissage bleu (devant et dos.) — Petit sac de voyage. — Broderie pour le sac. — Talon de pantoufle en



3. DENTELLE AU CROCHET ET LACET MÉDAILLON.

lieu de la traîne par un gros nœud frangé satin et faille. La jupe de dessous est bordée de haute plissée en faille, séparés par des plis creusés en satin. Cette garniture se répète par une énorme tête dont les plis retombent sur ceux du bas, en laissant voir l'intérieur du satin. Poche de satin avec fleurs.

Corsage uni, manches un peu larges garnies de plis-



4. DENTELLE RENAISSANCE.

broderie et application. — Dessus de pantoufle. — Deux robes en frivolité. — Bouton à broder. — Robe en faille noire. — Robe en faille rose. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planches de modes colorées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Robe en faille. — Jupe garnie au bas d'un haut plissé. Tunique en biais, croisée, et formant une écharpe qui retombe sur la traîne. Elle est garnie d'un volant à tête formant coquille et doublée d'une nuance plus claire assortie au ton de la robe. Corsage cuirasse formant pans d'habit par derrière. Garniture assortie à tunique et bordée d'une ganse du même ton

clair que la doublure des volants; manches ornées de plissés crêpe lisse et de faille. — Cette toilette et la suivante nous ont été communiquées par M^{me} Bardé sœurs, 34, rue de Penthièvre.

2. Toilette de mariée. — Robe satin et faille forme princesse. La traîne, tout en satin, unie du bas, laisse voir les valenciennes qui ornent les jupons. Le devant de la robe s'ouvre à mi-jupe en un revers doublé de satin. Ce revers se rattache au mi-

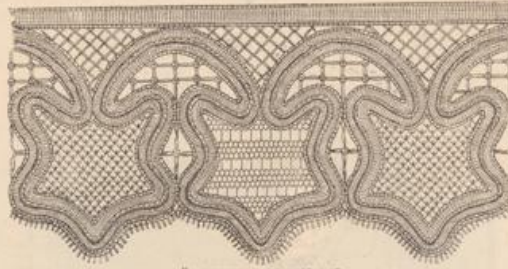


11. PETIT SAC DE VOYAGE.

sés et de nœuds. Au cou, petit col revers et gros nœud de satin. — Modèle de M^{me} Bardé.

3. Dentelle, crochet et lacet médaillon. — Cette dentelle se fait en long. Etant très-facile à faire, il suffit de copier notre dessin. Il n'y a en tout que trois rangs de crochet à faire : un pour la tête et deux pour former les dents arrondies.

4 5. Deux dentelles Renaissance. — Modèles de chez M^{me} Lerker, 3, rue de Rohan. — Pour faire ces dentelles, il faut commencer par coudre le lacet solidement sur de la moleskine ou de la toile cirée, en décrivant les contours de nos dessins. Le remplissage de la dentelle représentée par la fig. 5 se fait avec des jours, dits jours Renaissance. Pour l'explication de ces divers jours, consultez les nos 69, 72, 73, 75 (1873) de la Revue de la Mode. Le picot or-



5. DENTELLE RENAISSANCE.



7 ET 8. COSTUME REGINA, GENRE BRETON, VU DEVANT ET DERRIÈRE.

nant le bord rapporté; il s'

6. Dentelle de la maison Cabé. — Cette dentelle compose de petits jours de cinq mailles d'ailleurs les dentelles de la tête, on les alternant avec

7-8. Costume avec plastron rayé, ainsi qu'une bande bordée de large biais de faille et nœuds en faille. — Modèle de M^{me} Lerker des Jeûneurs

9-10. Robe en fermée devant. — Vers des manches sont en faille. Les deux larges coq-



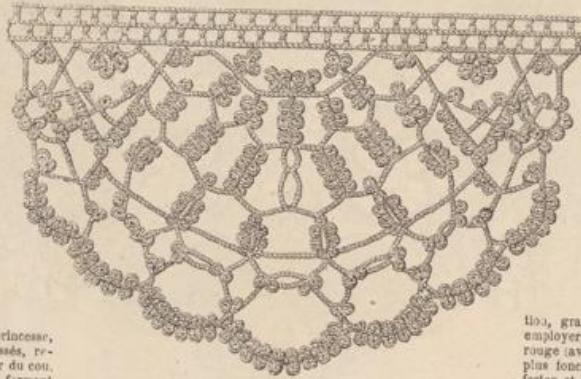
13. TALON DE PANTOUFE EN BRODERIE ET APPLICATION.

nant le bord de ces deux dentelles est rapporté; il s'achète au mètre.

6. Dentelle au crochet. — Modèle de la maison Cabio, rue de Rambuteau, 32. — Cette dentelle se fait en long; elle se compose de points de chaînette et de picots de cinq mailles. Notre dessin est si clair d'ailleurs qu'il sera très-facile à nos lectrices de le copier point par point. Pour la tête, on fait deux rangs de barrettes alternant avec deux points de chaînette.

7-8. Costume Regina, genre breton, avec plastron devant et dos en étoffe rayée, ainsi que les manches. — Polonaise bordée de plissés en uni et d'un large biais de faille marron. Col, manches et nœuds en faille pareille. Jupons assortis. — Modèle de la maison Tainturier, 46, rue des Jeûneurs.

9-10. Robe en lainage bleu clair, forme princesse, formée devant. — Toutes les garnitures, plissés, revers des manches, poches, bas de la jupe, tour du cou, sont en faille. Derrière, la jupe s'ouvre en formant deux larges coquilles sur une traîne de faille bleue



6. DENTELLE AU CROCHET.

toute simple. Longue cordelière en soie avec glands, retenant le haut de la traîne. — Modèle de M^{me} Cély, rue de la Paix, 8.

11-12. Petit sac de voyage à broder au passé et au point russe, sur cachemire ou drap. — Si on emploie du cachemire, il sera nécessaire de le doubler avec du calicot, avant de commencer la broderie. Le dessin 11 représente l'ensemble de la petite valise, et le dessin 12 le détail de la broderie, qu'il faudra répéter deux fois pour les deux côtés. Le bord est orné d'une ganse assortie à la broderie. Les maisons d'ouvrages qui nous donnent des modèles se chargent de faire monter tous les ouvrages.

13-14. Pantoufle, broderie et application, grandeur naturelle. — La meilleure étoffe à employer pour ce travail serait du cachemire bleu ou rouge (avec application d'une autre couleur ou de ton plus foncé). La broderie se fait au passé, au point de feston et au point russe, avec des soles de tons assortis. La bande représentée par la figure 13 est pour le talon de la pantoufle.



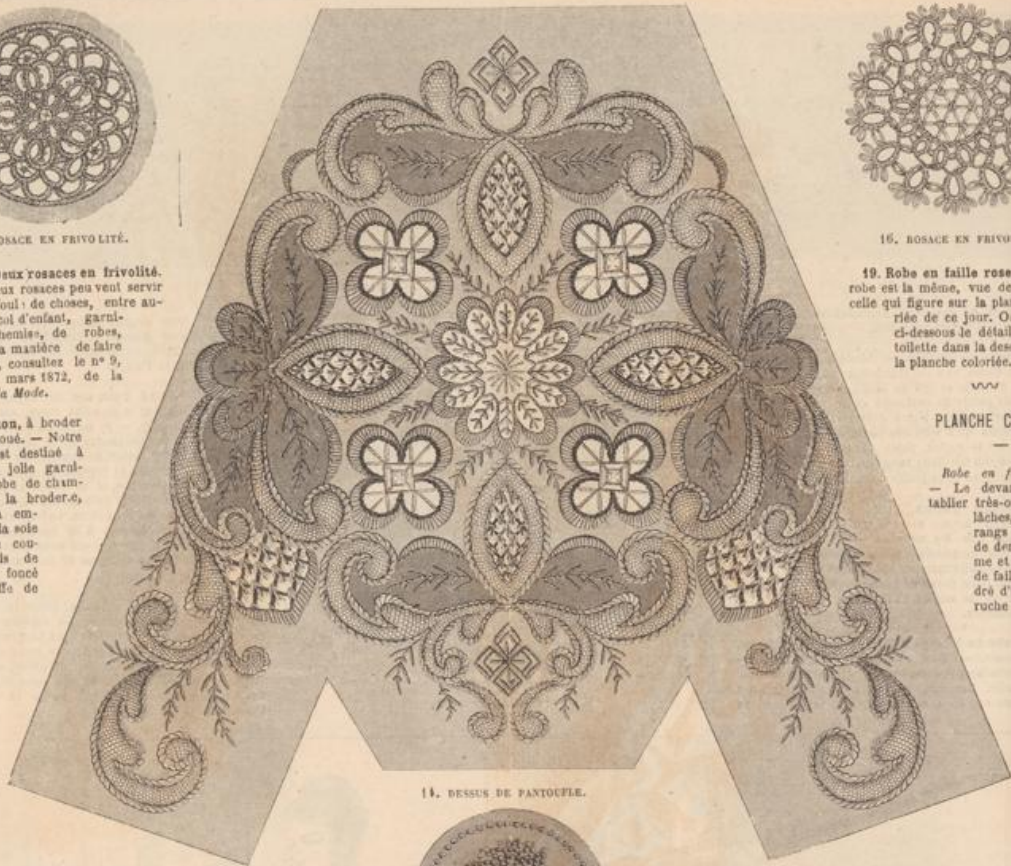
9 ET 10. ROBE EN LAINAGE BLEU CLAIR, SUR-PAR DERRIÈRE ET PAR DEVANT.



15. ROSACE EN FRIVOLESSE.

15-16. Deux rosaces en frivolité. — Ces deux rosaces peuvent servir pour une foule de choses, entre autres pour col d'enfant, garnitures de chemises, de robes, etc. Pour la manière de faire la frivolité, consultez le n° 9, paru le 3 mars 1872, de la *Revue de la Mode*.

17. Bouton, à broder au point noué. — Notre modèle est destiné à faire une jolie garniture de robe de chambre. Pour la broderie, il faudra employer de la soie de même couleur, mais de ton plus foncé que l'étoffe de la robe.



18. DESSUS DE PANTOUFLE.

18. Robe en faille noire. — Jupe garnie en bas d'un haut plissé. Tunique bordée d'une frange en jais. La tunique est relevée de côté, à gauche, de manière à former des plis légèrement chiffonnés, et retombe derrière sur la traîne formée de deux gros bouillonnés placés au-dessus du plissé. Corsage cuirasse fermé devant, garni de quatre plis de faille formant un fi-ou-bordé d'une dentelle noire et d'un flet de jais; ce fi-ou est fermé par une petite draperie arrêtée par un noué de côté et d'où retombe une dentelle de jais. Manches longues garnies d'un revers, d'un plissé retombant sur une dentelle. — Modèle de M^{me} Fallénot, 6, rue Messier.



17. BOUTON À BRODER.



16. ROSACE EN FRIVOLESSE.

19. Robe en faille rose. — Cette robe est la même, vue de dos, que celle qui figure sur la planche coloriée de ce jour. On trouvera ci-dessous le détail de cette toilette dans la description de la planche coloriée.

PLANCHE COLORIÉE

Robe en faille rose. — Le devant est un tablier très-orné à plis lâches, formé de rangs alternatifs de dentelles crème et de plissés de faille et encadré d'une grosse roche de faille.

Tunique largement relevée derrière et retombant sur une traîne en flots de faille, garnie de dentelles crème et retenue à deux reprises. Le bas de la jupe est orné d'une roche semblable à celle d'un tablier, de hauts plissés avec des volants de dentelles crème. Balayouse bordée d'une dentelle blanche. Corsage-cuirasse fermé devant, ouvert en carré et garni d'un encadrement de dentelles pareilles à celles du tablier, et de flots de rubans repliés; plissés blancs en dedans du carré et collier formé d'une bande en biais tournant autour du cou, d'où retombe derrière une dentelle; devant, plissés remontant et noué. Manches au coude ornées de dentelles, remontantes et tombantes, séparées par



12. DÉTAIL EN GRANDEUR NATURELLE DE LA BRODERIE DU SAC DE VOYAGE.



FRIVOLITÉ

rose. — Cette
ue de dos, que
la planche colo-
ur. On trouvera
détail de cette
a description de
urée.

HE COLORIÉE

en faille rose,
devant est un
très-orné à plis
âches, formé de
rangs alternatifs
de dentelles cré-
me et de plissés
de faille et enca-
drés d'une grosse
ruche de faille.

se traîne en flois
reprises. Le bas
hablier, de haute
bordée d'une
vert en carré et
de tablier, et de
carré et collier
ou retombe der-
rid. Manches au
s, séparées par



65 Année N° 278

Publié par la Propriété

Dimanche 29 Avril 1877

REVUE DE LA MODE

Caquette de la Famille

13, Quai Voltaire, à Paris

Coiffures de M. Sallouard, Ex. Monsieur Gault, Brevetés de la Préfecture

Manches de M. Sallouard, Ex. Monsieur Gault, Brevetés de la Préfecture

Coiffures de M. Sallouard et Martin, 68, Boulevard des Capucines

un large biais ou
Notre dessin 19, ci-
dessous.

Boîte en faille noir
niqué relevée par de
découps en hautes de
sant bordure à l'en
chez M^{me} Fallenet,

Nos lectrices trou
la couverture un bul
férentes mesures qu'
nous font la demand

reste, a beaucoup

ne pas trop sa la

La Parisienne,

prendre son bies

même. Il faut é

possible, c'est-à-

donner au cost

galons, une cot

une petite casca

ce'a suffit. J'ai

dans ce goût s

le ferons parait

Dans mon de

un large biais ou un ruban de faille noué au coude. Notre dessin 19, ci-contre, représente le dos de cette toilette.

Robe en faille noire. — Jupe ornée de hauts plissés; tunique relevée par de larges rubans de velours; le bas est découpé en hautes dents carrées doublées de velours, formant bordure à l'endroit. Ces deux toilettes viennent de chez M^{me} Fallenet, 6, rue Mosnier.

Nos lectrices trouveront au bas de la troisième page de la couverture un bulletin contenant la nomenclature des différentes mesures qu'elles doivent nous adresser lorsqu'elles nous font la demande de patrons découpés.

COURRIER DE LA MODE

RENSEIGNEMENTS UTILES

Décidément, les Bretons bretonnants de Bretagne auront, ce printemps et cet été, le privilège de fixer l'inconstante mode, et cela sans s'en douter le moins du monde. Les ma-

gasins de confection reçoivent des stocks considérables de robes, pardessus, vêtements d'enfants, etc., taillés et ornés dans le goût ou le style dit *breton*. De temps en temps on lèvera une petite éclipse, et l'innocent public se trouvera tellement inondé qu'il lui faudra, bon gré mal gré, *l'embrasser*.

Les femmes du bourg de Batz ou de Plougas'el, celles qui viennent en costume national au pardon de la Vierge de Rumengol, seraient bien étonnées si on leur disait que leurs pittoresques et seyants costumes aux vives couleurs servent de modèles pour les modes de Paris. Comme on ne peut cependant pas s'habiller complètement en Bretagne, le goût parisien s'est seulement inspiré de ce type, qui, du



18. ROBE EN FAILLE NOIRE.

19. ROBE EN FAILLE ROSE.

reste, a beaucoup de caractère. Je conseille cependant de ne pas trop se laisser entraîner par le courant.

La Parisienne, deux fois Française, sait admirablement prendre son bien où elle le trouve et choisir dans le choix même. Il faut donc être un peu Bretonne, mais le moins possible, c'est-à-dire ne se permettre que juste ce qui peut donner au costume un petit caractère original. Quelques galons, une coupe de corsage particulière, par-ci par-là une petite cascade de sequins de nacre blanche ou noire, ce n'est pas suffisant. J'ai remarqué un très-charmant costume beige dans ce goût sobre et élégant; dès qu'il sera gravé, nous le ferons paraître.

Dans mon dernier courrier, je me suis beaucoup occupé

des toilettes de grand luxe. Aujourd'hui, cassons bon marché, économie. A ces mots magiques, beaucoup de jolies petites oreilles se tendent vers moi. Mesdames les couturières sont des personnes tout à fait utiles et précieuses, souvent même des artistes très-distinguées; mais bien des femmes ne peuvent arriver maintenant à pouvoir faire dans leur budget une part suffisante pour rémunérer leurs talents. Elles sont généralement chères et ne peuvent faire autrement avec les exigences de la mode actuelle.

Exécuter ce qu'on appelle : *une toilette*, est un travail d'artiste. On m'a montré telle robe qui avait coûté dix-sept journées d'ouvrières. Mais il y a beaucoup de femmes et de jeunes filles très-adroites et qui, en province surtout, ont

assez de temps pour faire leurs robes elles-mêmes. Avec nos modèles, un bon patron et une machine à coudre, ou simplement des doigts habiles, on peut exécuter soi-même des choses déjà assez compliquées. — Un petit avis de praticienne en passant : Quand on coud à la main, il faut coudre très-solidement le corsage et les lés de jupe qui sont tendus, mais tout le bataillon des garnitures, volants, ruchés, plissés, etc., doit être cousu légèrement, en courant, avec un point arrière de temps en temps; l'étoffe reste fraîche et l'ensemble a plus de grâce; autrement l'ouvrage traîne, se fane et l'on n'en finit pas. Mes laborieuses lectrices sont trop intelligentes pour ne pas saisir l'esprit de ce que je dis. — Je suis allée pour elles consulter les *répertoires* (nom

plus d'égalité, en fortune souvent, en éducation toujours. On se plait continuellement de ce que les hommes font la société des femmes. C'est que, — disons-nous en face cette vérité dure, — c'est que, les trois quarts du temps, nous avons l'esprit rempli de misères ou tout occupé de chiffons. Entendons-nous bien, une fois pour toutes: je ne subaltis pas aux femmes de devenir savantes, mais je voudrais les voir toutes cultiver leur esprit et leur intelligence. Combien de femmes, cependant, seraient enchantées de s'instruire, de sortir de ce milieu enervant de caquetage et de préoccupations de toilette! Le meilleur moyen, suivant moi, c'est de lire, de lire beaucoup, avec suite et avec fruit. Je regimbe à ce sujet une quantité énorme de lettres où l'on me demande d'indiquer des lectures pour les femmes. Cette confiance me flatte singulièrement. Aussi vais-je, pour y répondre, entreprendre une tâche très-considérable, et surtout très-délicate. Nous allons publier une série de volumes contenant des extraits choisis dans des œuvres littéraires de toutes les époques, de tous les pays. Il y en aura, j'espère, pour tous les goûts. J'y mettrai même des choses fort sérieuses, et je demanderai comme une grâce à mes chères lectrices de vouloir bien collaborer avec moi, en m'écrivant de temps en temps leurs impressions à ce sujet. Je me ferai ainsi un petit ouvrage universel qui me sera d'un grand secours. Le travail que je veux faire ayant tout d'abord un but d'utilité, je pré-tiens que les romans seront sévèrement écartés. On ne fera d'exception que pour les ouvrages de ce genre qui auront passé au rang de chefs-d'œuvre. Cependant, je pourrai, de temps en temps, indiquer dans des articles bibliographiques des livres sérieux ou amusants dont je considérerai la lecture. Mais je serai sévère, sévère comme feu M. Caton.

Au moment de terminer ma causerie, voilà qu'on m'apporte justement un livre que j'ouvre au hasard; je trouve à la page 108 une suite de réflexions qui résumant admirablement tout ce que je viens de dire. — C'est un recueil de pensées, souvent fines, toujours honnêtes, intitulé: *Croyances et sincères*, par M. Victor Deslaur (1). J'en détache une ou deux en passant:

« On chassé le doute de son âme en se tournant vers Dieu, source de toute lumière, comme on ramène l'ombre derrière soi en se tournant du côté du soleil. »

« La tristesse d'une mère fond au premier sourire de son enfant, comme la neige d'automne au premier rayon de soleil. »

M. DE S.

L'IDOLE

(Suite)

— Je l'avais deviné, dit M. de Kernovenoy d'une voix dure. Aussi j'ai écrit tout de suite à la fin du roman, de peur qu'il ne s'égarât en route.

— Mais, moi, ne vous en déplaît, je ne vais pas si vite. J'ai reçu une mission en deux parties. Je veux essayer la première. Vous ne m'empêchez peut-être pas de vous dire que Maxime de Briey est le fils de mon meilleur ami et de mon compagnon d'armes. Cela remonte plus loin que vous, baron Hector. Je peux vous répondre de ce jeune homme. C'est un cœur généreux et fort...

Le baron se leva.

— Mais vous ne voulez donc entendre à rien? s'écria le commandant. C'est un procédé insolite, sauvage... Je vous répète que nous oublierons votre algarade.

— J'oublierai de même la poursuite outrageante dont M^{lle} de Kernovenoy a été l'objet de la part de M. de Briey, mais à une condition expresse: c'est qu'il voudra bien quitter Genève...

— Quelle poursuite? Une dernière fois êtes-vous dans votre bon sens? Maxence de Briey rencontre à Genève une jeune fille de son rang, de son monde, qu'il trouve admirablement belle... Il lui arrive de se mettre sur son passage... Et c'est là une injure! Il est ravi, et, de peur que sa curiosité si naturelle et que ce parfait enchantement ne soient jugés contraires aux bienséances, il vient à vous, plus vite qu'il ne l'aurait voulu peut-être, il va vous demander la main de M^{lle} de Kernovenoy. Et c'est là un outrage! Je vous dis que nous aimons votre fille. Nous avons bien le droit d'aimer!

— Allez donc exercer ce droit-là contre d'autres, dit M. de Kernovenoy. Je ne veux pas qu'on aime ma fille!

— Vous ne voulez pas... Alors, battons-nous!

— Enfin...

— Prenez garde! Prenez garde! s'écria le commandant en faisant un pas vers lui... Je crois que je vous connais à

présent. A bas le masque, ou je le déchire!... Je viens de pénétrer le fond de votre pensée, baron Hector. Vous avez vu votre vie à cette enfant et maintenant vous dites: « On ne me prendra pas ma fille! On ne me prendra pas ma vie! » Vous êtes un effroyable père... Oh! provoquez-moi à mon tour, emportez-vous tant qu'il vous plaira... Père égoïste! Père aveugle! Allez, vous n'êtes point seul au monde de votre espèce ténébreuse. J'en connais au moins un autre qui s'est conduit à votre façon, en maître fou, et qui a voulu, comme vous, se jeter en travers des lois sociales et nier la nature! J'en connais un qui a passé plus de nuits dans les regrets et dans les larmes pour avoir perdu, par sa faute, sa fille unique et adorée, son idole, qu'il n'en avait passé à caresser sa chimère, à rêver de garder l'enfant pour lui, à lui rien qu'à lui, toujours à lui. Que celui-là puisse vous servir d'exemple! Regardez-le donc! C'est moi, l'idole, un jour, ma confession qu'elle aimait un homme. Cet homme, je l'ai lui. Vous concevez bien cela, vous! Cependant, il a fallu céder, la lui donner. Oh! l'heure terrible! Et après?... Après... Est-ce que, entre le mari et le père, ennemis l'un de l'autre, les lois et la nature, la religion, la morale, les Juges, Dieu, ne commandent pas de choisir le mari? Je suis seul, je suis vieux, j'ai mérité d'être toujours, et l'on m'oublie!... Voilà ce qui vous attend. Le châtiement vous viendra comme il m'est venu. Encore n'ai-je fait que haïr celui que ma fille devait me préférer. Vous tuez les soupçons, vous! C'est pis! Je vous ai averti maintenant. Adieu. Si vous persistez dans votre dessein, qui est atroce, vous m'enverrez vos amis. Nous les recevrons. Maxence de Briey m'a dit: « J'aime M^{lle} de Kernovenoy. C'est le premier, ce sera le seul amour de ma vie. Mais il faut que son père efface l'outrage qu'il m'a fait subir. S'il ne le veut pas, je me souviendrai avant tout que je suis gentilhomme. » Vous ne le voulez pas. Vous n'effacez rien. Ce n'est pas moi qui conseillerai jamais à M. de Briey de ne point agir selon l'honneur. S'il est gentilhomme, je suis soldat.

Le commandant Humbert sortit. M. de Kernovenoy porta lentement ses mains à son front et sur son visage. Y cherchait-il les débris du masque? Ah! le commandant le lui avait bien arraché!

« Présent que faire? S'il donnait suite à son projet, » qui était atroce, » quel scandale dans Genève et la colonie! Ce duel déchainerait toutes les consciences, allumerait le feu de l'indignation sur toutes les lèvres. Il serait dit partout que ce père abominable, gardien de sa fille, gardien jaloux, féroce, sans scrupules, prêt à sacrifier impitoyablement le monde et sa fille même à sa passion égoïste, cherchait querrelle à quiconque s'avisa d'aimer M^{lle} de Kernovenoy, et à toute demande en mariage répondait par des coups d'épée.

Alors qui serait odieux à tous? Lui. Qui deviendrait un objet de pitié? Elle.

Et ce n'est pas tout encore. Il croyait entendre les paroles prophétiques du vieil officier: « Votre châtiement viendra comme le mien est venu. P. urtant je n'ai fait que haïr celui que ma fille devait me préférer. Vous le tuez, vous! » Voilà ce qui résonnait à son oreille. Une autre voix s'élevait en même temps au dedans de lui et le glaçait d'épouvante:

« Si Myriam aimait ce Briey? » lui disait-elle.

Il pouvait envoyer ses témoins à M. de Briey, il pouvait braver l'opinion, il pouvait égorger ce jeune homme, car il se croyait la main sûre...

Mais si Myriam l'aimait?...

Ah! le châtiement! Il appuya son front sur la table devant laquelle il était assis. Les larmes se faisaient jour pour la première fois dans les yeux de cet homme dont l'âme poissante et profonde avait vraiment un côté farouche, et qui jamais n'avait pleuré. Les sanglots lui déchiraient la poitrine et il les étouffait en mordant son mouchoir, de peur que le bruit n'en arrivât dans la chambre de Myriam. La porte extérieure s'ouvrit et le visage de Martin Bataille apparut.

Le vieillard, stupéfait, interdit, n'en croyant point ce qu'il voyait, ne s'avança que lentement. Le baron fit un terrible effort et se redressa:

— Oui, c'est moi! s'écria-t-il. C'est moi qui pleure. Je suis vaincu sans combat. Je ne peux plus songer à tuer notre ennemi...

— Vous auriez donc eu un remords? grommela Martin. C'est peut-être mieux. Mais c'est le diable qui ne sera...

M. de Kernovenoy s'élança vers le vieux garde et lui saisit les mains.

— Non, dit-il, tu ne me comprends pas... Ce n'est pas de le tuer qui me fait peur. Mais après?... Si elle l'aimait!

— Il faut donc partir, riposta Martin Bataille.

— Partir, oui. Tu me donnes le bon conseil...

— Vous voyez bien tout de même que je vous comprends.

M. de Kernovenoy ne répondit pas. Il rêvait, et c'était une rêverie cruelle, la véritable voie des douleurs.

— Qui essaiera de persuader à Myriam que ce départ est nécessaire?... murmura-t-il... Ce ne sera pas moi. Je n'oserais...

Il n'osait plus!...

— Et puis, reprit-il, point de raison à lui donner...

— Je vais la trouver, fit Martin.

— Que lui diras-tu?

— Qu'elle doit vous obéir sans rien vous demander, si elle vous aime...

— Si c'est encore moi qu'elle aime! Va...

Demeuré seul, il ferma les yeux.

— Ah! murmura-t-il, voilà l'épreuve!

Martin reparut au bout de quelques minutes:

— Elle consent, dit-il.

— Elle n'a point pâlî? Tu n'as point vu de larmes dans ses yeux?

— Non. Elle m'a dit seulement, et elle riait: « C'est donc une grâce que mon père me demande? Pourquoi n'a-t-il pas osé parler lui-même?... »

— Et puis...

— Et puis rien. Nous parlerons dans une heure.

— Tu me sauras la vie une seconde fois, vieil homme, s'écria le baron. Et le ne l'aimé donc pas, lui!

IV

... Oh! la poétique chevelure d'œillets sauvages se jouant sur ces vieux murs! Le voilà donc, ce beau Kernovenoy, suspendu entre le ciel et les flots. Les jardins bergaient leur verdure comme une forêt aérienne.

L'étranger demeura longtemps à rêver sur la grève, au pied du donjon; puis il en tourna le pied, se résolut à gravir la rampe bordée de plantes marines qui avait remplacé l'ancien pont-levis. Arrivé devant la grande porte ogivale, qui était ouverte, il en prit le gardien à part. A la douceur de sa voix, on aurait dit une sirène déguisée sous le costume médiocrement pittoresque d'un gentilhomme de notre temps.

— Me sera-t-il permis de visiter ce château?

Ce n'était pas la première fois que le cas se présentait à Kernovenoy, en l'absence des maîtres. Il y avait assez de curieux parmi les baigneurs, l'espèce la plus dévouée quand la marée est basse. Tous avaient été rigoureusement évincés, c'était l'ordre du baron. Celui-ci pourtant méla bienôt à sa douceur un air de commandement et de passion qui en imposa au gardien.

— J'ai une extrême curiosité de connaître cette belle demeure.

Cela se voyait de reste. Il porta la main à sa poche et montra trois doubles louis, une monnaie heureusement assez rare, car elle n'est que trop persuasive.

— Sans doute, il y a ici de nombreux serviteurs, dit-il. Eh bien, l'une de ces pièces serait pour vous; l'autre pour les femmes de service, qui s'en achèteraient des rubans; la troisième pour les hommes; ils boiraient à ma santé.

— Si encore, dit le concierge, vous me disiez votre nom?

— Mon nom? — Il hésita. — Je m'appelle Humbert.

— Humbert? fit l'homme en le regardant, comme s'il attendait autre chose.

— Humbert, tout court, reprit le visiteur en souriant. Vous voyez bien que je ne suis pas des amis de votre maître, qui portent des noms bien plus sonores. Si vous me laissez entrer ici, vous n'aurez pas à vous en repentir, puisqu'on ne le saura point et que vous serez récompensé.

La force de ce désir et cette éloquence sonnante triomphèrent des scrupules du gardien. Et puis, cette distribution des trois louis que le vieil eur avait proposée était un grand coup de politique. Le concierge songea que tout le monde au château ayant goûté au fruit de la débâcle, toutes les langues sauraient bien se taire. La porte ogivale s'ouvrit devant ce jeune bourgeois magnifique — car ce n'était point un seigneur — dont les yeux plongèrent dans l'Eden et qui pâlit en entrant.

Son guide avait pris la bonne précaution d'éclairer la route, et, pour cela, détacha sa femme à la lingerie et à l'office, sa fille aux cuisines; si bien qu'Humbert, rencontrant un homme dans une allée, recueillit un grand salut, au lieu d'une marque de surprise. Un instant après, lorsqu'il passa devant l'habitation Louis XIII qui régnait ensemble les deux tours, les femmes se trouvèrent rassemblées sur le seuil. Voilà ce que peut un double louis pour des rubans.

— Je suis un grand corrompueur, se dit-il avec un nouveau sourire.

Ces femmes chuchotaient. Ce jeune homme leur paraissait fort beau. Vraiment, tout le monde n'a point cette vive et mâle tournure, et surtout ces yeux d'Espagne. Ils faisaient songer à d'autres yeux, deux éblouissements aussi, deux pures lumières, la gloire de la maison. Une voix s'éleva dans cette réunion, que Martin Bataille appelait le troupeau des calottes; elle disait:

— S'il était seulement vicomte, cela ferait un beau couple; mais il paraît que le pauvre jeune homme n'est pas plus noble que Jean Thibaud!

Jean Thibaud, c'était le concierge.

L'étranger, malheureusement, n'entendit point cette sentence des commères: il y aurait voulu reconnaître un présage. Il marchait dans ces beaux jardins, suivant toujours son rêve, regardant le sable, et, comme s'il comptait sans

(1) Férat, éditeur, cours de l'Intendance, 10, Bordeaux.

le temps, les brises marines et les orages, espèrent peut-être retrouver après tant de jours écoulés la trace du pied de fée qui avait effleuré ce chemin.

Son guide lui dit :

— Tout de même, vous avez bien fait de venir aujourd'hui. Les maîtres pourraient bien être de retour avant demain.

L'étranger sourit encore ; il savait que les maîtres étaient plus près du château qu'on ne le pensait, mais aussi qu'ils n'arriveraient pas avant le lendemain. L'homme lui parlait encore ; mais lui, considérant un grand rosier couvert de fleurs, répondit seulement :

— Me sera-t-il permis de cueillir une fleur ?

La belle faveur qu'il demandait ! Les rosiers étaient assez nombreux à Kernovenoy. Mais Humbert alors fit une chose qui parut suspect au serviteur : il porta la rose à ses lèvres et la fit ensuite disparaître sous son habit. Aussi quand, arrivé au pied de la tour qui regardait la baie, il interrogea de nouveau son guide et lui demanda s'il pourrait l'introduire dans le logis, Jean Thibaud refusa sèchement.

Pourtant il prit pitié de l'air de tristesse qui se répandit aussitôt sur le visage du jeune homme, et, voulant gagner son salaire (car il était honnête), il lui raconta la légende de cette tour.

Il l'invita d'abord à regarder certaine fenêtre à demi-masquée par des feuillages. C'était là que M^{lle} de Kernovenoy, un jour (il y avait treize ans), était arrivée par un chemin que, sans doute, elle n'aimerait plus autant à suivre.

Il avait le mot pour rire, Jean Thibaud !

C'était donc à cette fenêtre que le baron avait vu apparaître tout à coup le mi-gnon visage de sa fille qu'il ne voulait plus voir. Martin Bataille s'était accroché aux branches de ce vieux jasmin pour monter avec son fardeau.

Et qui avait été surpris et dérangé, fort heureusement pour le salut de son âme ? M. le baron, qui songeait à ce moment à se donner la mort ; car, en ce temps-là, il n'était pas très-bon chrétien.

— Pourquoi M. le baron de Kernovenoy ne voulait-il plus voir sa fille ? pourquoi voulait-il mourir ? demanda l'étranger.

— Parce qu'il venait de perdre la jeune baronne sa femme. Il avait peur que la vue de mademoiselle lui déconseillât ce qu'il allait faire. Le bon Dieu parle quelquefois dans les yeux des enfants.

— Cet homme a aimé, pensa le visiteur. Pourtant il ne veut pas qu'on aime !

— Depuis, continua le guide, M. le baron a reconnu souvent que Martin avait en une fière idée de lui apporter sa fille, et qu'en faisant cela le bonhomme lui avait sauvé la vie.

Maxence de Bricy (car c'était bien lui qui voyageait sous le nom d'Humbert) comprenait désormais toute la folie de Kernovenoy ; le récit de ce valet servait de commentaire à celui que lui avait fait, à Genève, le commandant après sa mémorable et orageuse entrevue avec le baron.

— La lutte sera longue et opiniâtre, murmura-t-il, mais je le vaincrai.

Belle confiance de la jeunesse et de l'amour !

— Qu'est devenu, reprit-il, ce Martin Bataille dont vous venez de me parler ? C'est un bon serviteur, s'il a empêché que M^{lle} de Kernovenoy ne fût deux fois orpheline.

— Pas besoin d'être en peine de lui, répondit le domestique en levant les épaules. Est-ce que M. le baron peut se passer du bonhomme ? Martin l'a suivi dans le voyage, bien qu'il soit vieux comme ses bois.

— Je le connais, dit tout bas Maxence.

Martin Bataille, c'était cette vieille tête menaçante, sans cesse encadrée dans une des fenêtres de l'hôtel à Genève, au-dessus du quai du Rhône. Ce que le vieillard faisait quand Martin était enfant, il se croyait encore le droit et l'obligation de le faire : il vieillait toujours sur elle.

— M^{lle} de Kernovenoy, dit le jeune homme en désignant le jasmin, doit aimer ce vieux feuillage, si elle se souvient de son enfance ?

— Je le crois bien, qu'elle l'aime ! répondit le gardien. Il faut la voir le soigner de ses petites mains et enlever les fleurs fanées !...

— Mon ami, reprit le visiteur, remettez-moi, je vous prie, sur le chemin du village. Je vous remercie de m'avoir montré ce château.

L'homme le précéda. Quant à lui, demeuré de deux pas en arrière, il tira à demi des tablettes de sa poche, en arrachait un feuillet, y écrivait rapidement un seul mot : Genève, et le faisait glisser derrière les branches du jasmin. Il suivit alors son guide, et il se disait à demi-voix :

— C'est peut-être avoir beaucoup osé !

Ce qui ferait sourire don Juan, si don Juan était encore de ce monde, ce qui exciterait la grosse gaieté de ses petits-fils ou de ceux qui se croient dignes de l'être. Or, de ceux-là il y en aura toujours, même dans un peuple moral (et ce n'est point notre cas), même dans un peuple de magots. Tous ces petits abâtardis ne manqueront point de dire : « Ce jeune homme est bien candide ! »

(A suivre.)

PAUL FERRER.

LES MENUS D'UN CORDON BLEU

Poings gras au taploca.
Bœuf bouilli à la sauce au ralfort.
Pâté de fromage à la napolitaine.
Poulet rôti.
Salade de romaine.
Crème au chocolet.
Dessert.

Pour faire la sauce au ralfort, on râpe une certaine quantité de cette racine et on la fait cuire dans du bouillon. Le goût un peu piquant du ralfort relève la fadeur de la viande bouillie. Les Romains aimaient beaucoup cet ingrédient et les Anglais l'emploient volontiers avec le gigot rôti.

La recette du pâté de fromage à la napolitaine nous vient de l'illustre Rossini. C'est un mets qui a de la couleur ou plutôt du goût local, si l'on me permet cette expression.

Prenez une livre de farine, une demi-livre de sucre en poudre, un quart de saindoux, un quart de beurre fin, quatre jaunes d'œufs, une pincée de sel, faites avec tous ces ingrédients une pâte rapidement travaillée dans un endroit frais.

En Italie, on se sert de petits fromages de buffe, dont le goût est tout à fait fin et particulier. En France, on peut les remplacer par des fromages de chèvre frais, très-godés des amateurs. Faites un petit roux blanc, mêlez-y une chopine de lait, faites bouillir 4 x minutes en tournant toujours, de manière à tirer une sauce épaisse. Lier-la avec deux jaunes d'œufs. Coupez dans cette sauce quatre ou cinq petits fromages en tranches ; ajoutez une poignée de parmesan râpé. Mêlez bien ; ajoutez un peu de jambon cuit coupé en petits morceaux. — Vous reprenez alors votre pâte et lui donnez une forme ou la mettez dans un moule rempli avec la garniture. Dorez, saupoudrez de sucre fin ; mettez au four assez chaud. Trois quarts d'heure de cuisson suffisent.

Si on ne se sert pas de moule, il faut bander la pâte avec du papier beurré, et lier d'une ficelle.

UN CORDON BLEU.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Le succès qu'ont obtenu auprès de nos lectrices les chapeaux de M^{me} Caroline Coutot, 55, avenue de l'Opéra, publiés dans notre numéro du 8 avril, nous a engagés à faire une nouvelle visite dans cette maison. J'ai remarqué, entre autres nouvelles créations de M^{me} Coutot, le chapeau clair de lune et le demi-chapeau, presque entièrement composé de fleurs, à la fois très-élégant et fort seyant ; le chapeau coup de poing, en paille d'Italie, forme empire, orné d'un bel oiseau de paradis.

Aujourd'hui que la mode est aux couleurs excentriques et tant soit peu tapageuses, les femmes ont plus que jamais besoin d'avoir recours pour leurs chapeaux à un magasin dont le goût soit sûr.

Celles de nos lectrices qui voudront faire une visite aux vastes salons de M^{me} Coutot, nous sauront gré assurément de leur en avoir indiqué l'adresse.

Elles trouveront là non-seulement des chapeaux garnis, mais des formes, des chapeaux de paille haute nouveauté et des fleurs ; en un mot, tout ce qu'il faut pour confectionner soi-même des chapeaux élégants.

Nous rappelons à nos lectrices l'adresse de la maison Poivret, 61, rue Montorgueil, si connue pour la bonne qualité de ses chaussures.

La maison Poivret est une maison de gros, qui offre au public un avantage inappréciable, celui de vendre en détail, au même prix que pour la vente en gros. Bien peu de maisons peuvent offrir de pareils avantages.

La chaussure cousue y est vendue au même prix que la chaussure clouée.

La chaussure clouée cause généralement beaucoup de maux de pieds ; elle ne se ploie qu'avec effort et par conséquent gêne la marche ; la chaussure cousue n'a point ces inconvénients ; elle est douce aux pieds et se prête à tous les mouvements sans gêner et sans blesser.

La maison Poivret possède un immense assortiment de toutes pointures ; les largeurs y sont graduées sur chaque longueur, ce qui lui permet de chauffer immédiatement les personnes qui généralement ne peuvent trouver à le faire dans d'autres magasins.

La maison Poivret vient de mettre en vente plusieurs genres nouveaux pour la saison d'été, ainsi que des modèles inédits pour enfants de tout âge.

Nos lectrices de Paris sont invitées à visiter les magasins de la rue Montorgueil, 61 ; le catalogue complet sera envoyé franco à toutes celles qui en feront la demande, soit en personne, soit par lettre affranchie, à la maison Poivret.

Il paraît que les indications que nous avons données au sujet des jupons en cretonne de couleur de la maison P. de PLUMENT (33, rue Vivienne) n'ont pas été assez précises. On semble attendre des détails plus circonstanciés ; la question en vaut la peine, du reste. Il s'agit d'un objet de toilette dont l'utilité n'est pas douteuse, à l'aide duquel on économise un jupon de soie noire, — véritable contre-sens en été, — et qui permet d'utiliser plusieurs polonaises.

Constatons d'abord le soin minutieux qui a présidé à la confection des différentes séries de ces jolis jupons ; le goût des tissus et des garnitures ne le cède non plus en rien à l'excellente forme des modèles et à leur façon très-fine. Quant aux prix, ils sont à la portée de toutes les bourses, depuis 3 fr. 90, 9 fr., 12 fr., jusqu'à 30 fr. et plus.

Le jupon de 3 fr. 90, par exemple, est en cretonne à rayure noire et blanche ; le bas garni d'un volant plissé pris dans le travers de l'étoffe, ce qui donne la rayure dans la largeur. Le jupon de 9 fr., plus avantageux, est en cretonne unie (noire, prune, bleu marine, etc.), avec deux plissés surmontés d'un grand biais. En même étoffe, avec trois volants plissés, un biais, une tête plissée et les bords garnis de lacets blancs, le jupon vaut 11 fr. 50.

Quand on aborde la haute nouveauté fantaisiste, le prix des jupons augmente considérablement ; on arrive tout de suite à 25 fr. Une des séries (la plus chère) comprend une disposition de cretonne unie (couleur bois, prune, noir ou gros bleu) dont les garnitures consistent en groupes de plissés à rayures ombrées, qui s'harmonisent coquettement avec le fond uni. Nous aimons particulièrement un jupon noir garni de jaune ombré. Le jupon breton constitue une autre série fort coquette ; il est fait de cretonne bleue et orné de groupes de plissés lisérés de rouge, entre lesquels se trouvent intervalles de gentilles petites bandes blanches brodées.

Par une attention délicate, M. de Plument s'est amplement approvisionné d'étoffes et de garnitures plissées, afin de pouvoir fournir aux dames qui le désirent les éléments nécessaires pour une polonaise. Beaucoup de femmes seront ravies de pouvoir compléter ainsi, avec le jupon tout fait, un costume ravissant de fraîcheur.

On sait combien autrefois l'art de faire son visage était funeste à la beauté ! Le blanc de céruse, le sulfure d'antimoine, le sous-nitrate de bismuth, le minium desacheteur, ridant l'épiderme, faisant payer quelques heures de beauté par des années de vieillesse anticipée.

M^{me} Sarah Félix a eu la bonne fortune de trouver la recette pour conserver la jeunesse et perpétuer la beauté. Son eau, sa crème et sa poudre des Fées opèrent une véritable transformation.

L'eau des Fées conserve ou rend à la chevelure sa couleur primitive.

La crème des Fées rend à l'épiderme sa fraîcheur, sa pureté, elle le polit, le lisse, l'assouplit, le saine et fait disparaître la ride.

La poudre des Fées est le complément obligé de la crème ; cette poudre communiquée au visage une blancheur éblouissante (43, rue Richer).

Le FORTIFIANT par excellence des phibériques, des vieillards, des enfants débiles, de toutes les constitutions délicates, c'est le **Vin Aroud au quina** et aux principes nutritifs de la viande. Avec l'appétit il rend les forces et la santé. Prix : 5 fr., pharmac. Aroud, à Lyon. T^{ms} pharmacies.

PATE ÉPILATOIRE DUSSER. — Les dames qui incommoderont un duvet importun sur les lèvres ou sur les joues doivent employer, de préférence à tout autre produit, la **Pâte épilatoire** de M^{me} Dusser, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau. Prix : 10 francs. Bien supérieure aux poudres, elle est sans aucun danger pour la peau et d'une réussite certaine.

Grand succès : *Rosés roses!* mazurka ; *Patte de velours*, v.

Voici le sommaire musical du numéro du *Journal de Musique* de cette semaine (quatre pages de texte en plus) : *Fleurs d'Égypte*, danses orientales (pour piano), musique de Félixien David.

Lettre d'un amoureux, paroles et musique de Gustave Nadaud.

Sur la Grèce, poésie de Louis Geslin, musique de J. Offenbach.

Value n° 3, musique de Weber.

Le numéro : 40 centimes (13, quai Voltaire).

REBUS



EXPLICATION DU DERNIER REBUS
Chaque homme a son défaut, ou sans cesse il revient.

Paris. — A. Bourdillat, imprimeur-gérant, 13 quai Voltaire.